

d'un travail assidu et sérieux, lorsque, après avoir souhaité la fête à notre professeur et lui avoir offert un chevalet que je vois encore, je me trouvais, avec toute la bande émancipée, dans un des vastes omnibus qui nous menaient dîner à Charbonnière ? C'était par une magnifique matinée du mois de mai. La joie des élèves était complète et aussi bruyante que possible, et, chose renversante, en devais-je bien croire mes yeux ? Notre maître redouté, celui que je ne pouvais regarder sans une crainte secrète, lui-même, joyeux, gai, heureux, causant avec tous, provoquant les histoires et les chansons, et enfin, couronnement inattendu, à la promenade dans le bois de l'Etoile, me prenant par le bras, moi indigne, moi un des plus nouveaux et des derniers, et m'avouant qu'il n'était point trop mécontent de mon assiduité, de mon mérite et de mes progrès !

A cette distinction, à cette faveur, je crus que le ciel s'ouvrait. Je n'ai jamais oublié ma joie et mon enivrement de cet instant, et, aujourd'hui, c'est avec ravissement que je m'en souviens encore. Ah ! si les grands savaient combien il est facile de rendre heureux les petits ?

Il m'est impossible d'affirmer que le lendemain le travail ne se ressentit pas des joies de la veille, mais peu à peu la discipline reprit le dessus, et, en revoyant le front sévère du professeur, il me semblait que j'avais rêvé dîner joyeux, gais propos, compliments flatteurs, et que la journée de Charbonnière toute entière n'était qu'un jeu de mon imagination.

On comprend qu'un atelier aussi considérable, tenu avec cette dignité et cette vigilance, ainsi que les leçons du dehors, aient suffi à remplir les plus laborieuses années de Lepage. Ses heures n'étaient pas à lui, mais au devoir, et